

A la rencontre de Mélanie Richoz

Mélanie Richoz, gruérienne d'adoption, est ergothérapeute en pédiatrie. Elle exerce son activité en tant qu'indépendante à Bulle.

Autrice d'une dizaine d'ouvrages, la plupart publiés aux Éditions Slatkine, parmi lesquels on peut citer, Nani, 2023 ; Mouches, 2022 ; Contre la montre, 2021 ; Apollo, Illustrations Kotimi, 2020 ; Le Bus, 2018 ; Un garçon qui court, 2016 ; J'ai tué papa, 2015 ; Le Bain et la Douch froide, 2014 ; Mue, 2013 ; Tourterelle, 2012 ; Je croyais que, illustrations Yasmine Vanderauwera, 2010.

Tourterelle, 2012

Ecrire,

Un trait d'union entre le dedans et le dehors.

Une barque sur l'océan.

Être seule au milieu des autres.

Être les autres.

Être soi à travers les autres.

Être à travers.

Être. »

« Je » se raconte et raconte l'être qu'elle va aimer, un jeune homme de vingt ans...

« La transgression de l'interdit lié à notre différence d'âge me pousse à faire des choses qui ne me ressemblent pas, à l'opposé de moi. Tellement à l'opposé que je me reconnais dans ce que je ne suis pas.

Et j'y prends goût. Entre tes mains d'adolescent, je me sens femme, je suis femme.

Une femme à part entière.

Brûlante, haletante.

Une femme qui désire.

/Une femme/. »

... comme pour répondre à un mariage présenté comme insipide.

« Tu réveilles mes sens, anesthésiés depuis des années. Habitué à cet homme, ce mari, que j'ai cru aimer. Qui m'a demandé ma main au lycée, sous le platane à la récréation. Qui m'a épousée dix ans plus tard, sous le même platane, à la fin de nos études de médecine. Une histoire idyllique. Le couple parfait qui calcule tout, jusqu'à l'équation du bonheur. Qui réussit tout.

Sauf à faire des enfants.

Mon mari en voudrait, lui. Depuis longtemps. Moi pas. Je serais une mauvaise mère ou insuffisamment bonne. Je déteste avoir à me justifier et devoir, en compensation de ce non-désir d'enfants, donner des preuves d'amour mendrées. Forcées. Faussées. Caresser dans le sens du poil jusqu'à la prochaine crise dont la récurrence a tendance à s'accroître depuis plusieurs mois. Aborder le sujet me bloque et me pétrit d'angoisse. Une boule de feu stagne au fond de ma gorge qui s'assèche. L'extrémité de mes bras fourmille et s'ankylose. Je perds la sensation du toucher et la capacité de bouger.

En moi,

Du vide.

Du vide qui prend toute la place. »

Elle rencontre « tu » dans un atelier de création de chansons. Elle expose ses sentiments et dévoile la personnalité de « tu » - une accoutumance précoce à l'alcool et son goût pour la musique.

Ainsi... *« Deux épaves, sans vie.
Inertes.
Mortes.
Loin du monde.
Mais moins seules. »*

... avec le désir d'être ensemble et la crainte de ne plus l'être.

« Je ne t'appelle jamais à titre personnel. Je n'écris pas non plus. Ni de courriel, ni de texto. Pareil de ton côté. Entre le projet de pièce de théâtre pour enfants et les événements inhérents au groupe, anniversaires, enregistrements, concerts, nous sommes cependant amenés à nous côtoyer. Souvent. Avec la crainte secrète que chaque rencontre soit la dernière sans avoir pu désamorcer l'évidence d'une attirance pourtant insensée et surtout /interdite/. La crainte d'une dernière rencontre affûte ce désir latent et tacite qui nous habite, /toi et moi/. »

J'ai tué papa, 2015

« J'ai tué papa.

Il a posé sa main ouverte sur son cœur et sa bouche a grimacé en émettant le cri de celui qui meurt. Il a cessé de respirer. Son corps a glissé de la chaise, et sa tête, après avoir cogné le coin de la table, a tapé contre le carrelage vert de la cuisine. Ça a résonné très fort, le sol a vibré sous mes pieds. J'ai fini mon assiette - je suis un garçon obéissant, je ne sors pas de table sans avoir fini mon assiette et m'être essuyé la bouche, puis je me suis couché à côté de papa sur le carrelage.

J'aime bien le carrelage de la cuisine parce qu'il est vert comme le Diplodocus et que le Diplodocus est mon dinosaure préféré. Comme moi, il est mince et allongé, il enfouit sa tête entre les épaules et ne lève pas le cou, et comme moi encore, il est une proie facile pour les autres espèces. Heureusement que papa, lui, est un Tyrannosaure Rex et qu'il prend ma défense en toute circonstance. Samedi dernier, quand les fils du voisin, des Vélociraptors rapides et malins, m'ont bondi dessus dans le jardin, il a bien failli les dévorer tout cru. Si maman n'avait pas crié : «Les garçons, dîner!», il n'en resterait plus rien. Papa a un gros appétit et il adore la viande. Le voisin aurait dû appeler la police pour signaler la disparition de ses enfants et afficher des avis de recherche dans le quartier comme pour Bleurette, ma petite chatte siamoise qu'on n'a jamais retrouvée.

Maman, elle, est un Stégosaure. Elle a un plus petit cerveau que papa et des cuisses dodues, mais elle est très jolie et coquette avec ses cheveux bouclés qui changent de couleur et lui désobéissent sans cesse. Et surtout, surtout, elle a toujours chaud. Quand elle vient se coucher dans mon lit le soir pour me raconter une histoire, sa chaleur m'enveloppe. J'aime ça, la chaleur et les histoires, elles me réconfortent. Alors chaque soir, j'essaie de prolonger ce moment avec maman pour retarder l'attaque du sommeil. J'ai peur de m'endormir parce que j'ai peur de me réveiller mort. Tellement peur que chaque nuit est un cauchemar à répétition où des monstres et leur ombre polyforme me coursent avant de s'abattre sur moi. Je me réveille en sursaut dans mon lit mouillé de sueur. Pour couvrir le bruit du silence qui me terrifie autant que l'idée de mourir, je me griffe les poings contre le mur de ma chambre. Jusqu'au sang.

Si je saigne, je sais que je suis vivant. Alors je n'ai plus peur. J'ai mal, mais je n'ai plus peur. Épuisé, je me rendors.

C'était donc lundi.

Un lundi trois.

C'est mon chiffre favori parce que je suis né en mars, le trois justement, et que mars est le troisième mois de l'année. Ma date de naissance, c'est le lundi 3.3.2003. Et aussi, nous sommes trois à vivre à la

maison. Papa, moi et maman. L'homme, l'enfant et la femme. Le Père, le Fils et le Saint Esprit. Le Tyrannosaure Rex, le Diplodocus et le Stégosaure.

Les trois mages de la constellation d'Orion.

Et ce lundi-ci, je me suis allongé trois minutes près de lui, mon corps à vingt centimètres du sien. Je n'aime pas toucher les gens et je déteste que l'on me touche. Même avec les yeux. Un regard trop insistant m'irrite la cornée, me fait mal. Papa comprend et, ensemble, nous passons du temps chaque semaine à regarder le plafond de la cuisine et à parler.

J'aime la voix de papa. Et quand il est là, couché sur le sol avec moi, j'ai l'impression de l'inviter sur ma planète. Et je suis bien. Bien comme si j'avais un vrai copain.

À moi.

La plupart du temps, en particulier à l'école, je suis seul.

J'aime être seul.

Roman à trois voix. Celle d'Antoine, 12 ans. Petit garçon différent ; obsédé par le chiffre trois, il aime les dinosaures. Il se prend pour un diplodocus et n'avale que ce qui est vert.

« Je suis heureux avec des crayons dans la main, et je suis doué. J'ai la passion du détail, rien ne m'échappe.

J'ai dernièrement croqué de mémoire les moteurs des onze écuries de Formule 1. Il me suffit de voir les choses une seule fois pour que mon cerveau les enregistre avec exactitude ; papa, qui est architecte, m'envie ce qu'il appelle mon réalisme photographique dont ni lui, ni son associé, ni aucun de ses employés ne sont dotés. Si l'un d'eux, rien qu'un seul, maîtrisait le graphisme comme moi, papa serait riche à millions et n'aurait plus besoin de travailler, me répète-t-il souvent en rigolant.

Je crois que je peux tout dessiner, tout reproduire. Tout, sauf les êtres humains. Je n'arrive pas à me représenter ce qu'ils ressentent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils aiment. Ce qu'ils font. Qui ils sont. Ni dans ma tête, ni sur la feuille. Du coup, mes personnages sont froids, figés, les bras ballants, et seuls.

A côté du monde. »

Voix de Clémence, la mère, enfermée dans son refus de laisser mourir son mari et dans sa terreur d'avoir à affronter l'avenir sans lui.

« Avec Antoine, j'ai pris conscience que la communication était un labyrinthe de subtilités, implicites et incongrues, avec une multitude de pièges susceptibles de nous barrer le passage, de part et d'autre. Que nous soyons émetteur ou récepteur, nous avons tous des perceptions, sensibilités et compétences différentes ; aucune situation ne se reproduit deux fois de la même manière et rien n'est transposable tel quel. Tout se meut. L'interlocuteur, son volume de voix, la nature de son intention, son attention, son attitude, ses mimiques, sa prosodie, la manière dont il se tient, dont il bouge, la distance qu'il impose, le lieu, les bruits alentour, la luminosité, la température de l'air, le contexte, le contenu et l'enjeu d'un échange se modifient à perpétuité, et dans la fulgurance. » (p. 29)

Celle de du père Jacques, le père hospitalisé et qui va mourir.

Mouches, 2022

Josiane est au crépuscule de sa vie, sa tête lui joue des tours et son corps la lâche. Elle vit une démence qui la désoriente et fait ressurgir aussi, au contact des êtres qui l'entourent, ses enfants, les soignantes, des événements et des émotions marquants de son passé.

« Le fantôme prend tout à coup une apparence humaine. La fusillant du regard, elle lui ordonne de retourner se coucher. L'ombre de Josiane, qui ondule contre les buffets de la cuisine, la précède, s'élance vers la porte-fenêtre, l'ouvre, s'engouffre dans le noir de la nuit où Josiane s'apprête à enjamber le balcon. Alors que ses pieds quittent le bac à fleurs dont la terre est sèche et craquelée, le fantôme la

retient par la taille, la tire. La plaque contre lui. C'était moins une ! Elle résiste à la violence de cette étreinte forcée en boxant le ciel. Le fantôme resserre sa prise, cadennasse ses bras, Josiane s'épuise. Les yeux hagards, elle se rend à l'ennemi comme s'il n'avait jamais existé. Puis, elle tourne la tête vers lui : Je peux te servir un thé, Anita ? C'est gentil, lui répond l'auxiliaire de vie, mais il est l'heure d'aller dormir. Et, je ne suis pas Anita mais Christine. Vous vous souvenez ? Josiane ne répond pas. Allez, venez, madame, vous êtes fatigué... Dormir vous fera du bien, lui souffle-t-elle en la raccompagnant dans sa chambre. Merci, Anita. Que ferais-je sans toi ? Il est trois heures trente, Josiane s'endort. Epuisée, l'auxiliaire de vie regagne la chambre d'amis.»

Vie remplie d'instantanés lumineux, ceux de l'enfance et pourtant, ternie par la maladie, puis l'absence de la mère.

« Maman s'émerveille devant mon application et ma persévérance. « Tu seras une brillante élève, Jo ! » me confie-t-elle avant une nouvelle quinte de toux qui interrompt son baiser. Sur son mouchoir à dentelles, qu'elle s'empresse de rouler dans la marche de sa robe, il y a du sang. Je ne dis rien. Je ne bouge pas. Elle ferme la porte du café et monte faire une sieste. Elle est si fatiguée... Par moments, elle peine à parler, à finir ses phrases, elle qui a toujours mis tant de cœur et pris tant de soin à m'expliquer les choses. Je tremble. »

« Avec Anita, on fait les folles. On joue. On rigole. Du café au corridor, elle essaie de m'attraper. Je cours, elle aussi... J'accélère, m'enfuis dans les escaliers qui craquent sous nos pieds. Nos éclats de rire ricochent contre les murs et sortent papa de sa torpeur muette qui, de la cuisine, nous ordonne de nous calmer. Nous lui obéissons ; camouflées dans ma chambre, nous étouffons nos rires complices sous le duvet. Puis nous parlons. De tout. De joies, de peines, d'école et d'amour. D'aujourd'hui et d'hier. Et de ma maman. Glisser dans une phrase le mot « maman », Si doux, Si lent, Si mien, Si tabou, Si tout, ouvrir mes lèvres, pour ouvrir mon cœur, le laisser jaillir de ma bouche le prononcer à haute voix Le livrer à quelqu'un qui l'entend, ravive mes souvenirs et continue à faire exister ma maman. A l'empêcher de disparaître.

Nani, 2023

« Bien que le récit de Nani soit inspiré du vécu d'Albina, il s'agit d'un roman. En me glissant dans sa peau, j'ai pris ma place d'auteure, entremêlant fiction et réalité. Presque à mon insu. Au service d'une histoire qui s'est librement imposée. « Le droit à la création c'est le droit de mentionner ce qui existe », écrivait Bukowski en 1972 (Sur l'écriture). »

Récit tiré de l'histoire vraie d'une jeune mère de famille albanaise.

Originaire des Balkans, elle habite un petit appartement à Fribourg, qu'elle partage avec ses cinq enfants, ses beaux-parents et son mari, dont elle est victime de la violence insoutenable.

Une enfance presque heureuse auprès d'un père aimant. Et puis, vendue par son frère à son futur mari alors qu'elle est âgée de quatorze ans, elle est régulièrement battue avec violence par ce dernier.

« Dans le miroir, Albina renonce à regarder le reflet de cette femme vendue, trahie. Battue. Lâche ? Cette femme qu'elle se refuse d'être... Elle ferme les yeux. »

Il y a l'indifférence de ses beaux-parents, Leotrim, son fils qui prend désormais parti pour son père.

« Depuis des années, Albina supporte les coups en silence. Elle s'est habituée à la douleur physique. Elle l'attend. Epreuve une certaine jouissance à la contrôler lorsqu'elle est prévisible. Et elle l'est souvent, presque tous les jours depuis son mariage. Il n'y a pas de quoi crier au scandale, les blessures du corps finissent par guérir ; non seulement elle les oublie, mais en plus elles la renforcent. Les blessures psychiques, en revanche, l'épuisent. La tuent à petit feu.

Ce « T'es plus ma mère ! » foudroie Albina.

Toutes les cellules de son corps s'affolent, s'entrechoquent. Agonisent. Quand Leotrim quitte l'appartement avec trousseau de clés du grand-père,

Elle s'écroule au milieu du salon.

Le monde s'abat sur elle. »

Quotidien terrifiant ...

« Albina fatigue la salade, adresse un Ju bëftë mirë ! à tout le monde et retourne aux fourneaux. Lorsqu'elle transvase les pâtes dans la passoire, un claquement de porte l'a fait sursauter, une poignée s'échoue dans l'évier. « E ngathët ! dit la belle-mère, do t'i hash ato që t'u derdhën në lavaman ! »

Albina acquiesce d'un signe de tête et lance un regard perdu à son mari qui apparaît dans le contre-jour. Décidée à ne pas ingurgiter les pâtes qui se sont mélangées aux débris alimentaires imbibés de produit vaisselle dans la grille de l'évier, Albina en jette le contenu à la poubelle. Veprime élève la voix et somme sa belle-fille de les récupérer et de les manger. Une à une. Devant elle. Albina fait la sourde oreille et poursuit la préparation du dîner. Elle dresse et sert le plat, apporte la sauce bolognaise, les boissons, ramène le bol de salade vide à la cuisine et entame la vaisselle. L'eau brûlante qui jaillit contre les parois en inox recouvre les bruits alentours, les propos envenimés, l'agitation, la peur et apaise Albina.

Sa respiration ralentit, elle continue machinalement à agir, immerge la marmite dans l'évier lorsque son front choque violemment le placard.

Elle vient de recevoir u coup sur l'arrière du crâne.

Un coup qui a propulsé sa tête vers l'avant.

Sa

Tête

Qui

A

Ricoché.

Qui sonne.

Afin de court-circuiter la douleur, Albina plonge ses deux mains dans l'eau, l'eau qui la brûle... elle résiste. Se fige. Serre la mâchoire et ferme les yeux jusqu'à ce que l'haleine chargée de son mari s'évanouisse. Quand elle perçoit un grincement de chaise sur le sol, elle récupère ses mains cramoisies et lave la grosse marmite.

Dans son dos, le silence du régal. »

Désireuse de protéger ses cinq enfants de leur père tortionnaire, Albina met tout en œuvre pour se libérer du joug de son oppresseur. Ainsi répond-elle à une petite annonce et devient femme de ménage chez Madame Dey.

« Et là, dans cet appartement de la rue des Rosiers, les deux femmes se rencontrent. Là où Albina, au début, écoute en silence les récits de vie de Louisa en s'imprégnant de la mélodie de la langue, douce comme une promesse. Là où, régulièrement, ensemble, elles déclament un poème extrait de l'un des livres de la gigantesque bibliothèque de Louisa, Louisa qui corrige l'accent rocailleux d'Albina, mais qui l'encourage aussi, la félicite ; Albina qui veut apprendre, qui s'applique. Réessaie et s'enregistre sur son téléphone. Petit à petit, sa prosodie se radoucit. Par moments, elle chante plus qu'elle ne parle. Quelque chose de léger en elle prend forme : est-ce que l'apprentissage d'une nouvelle langue, sa musicalité, les sons, l'intonation et le tempo révèlent un pan inexploré de notre identité ? Concentrée, la vieille l'écoute et ne laisse rien passer. Elle pinaille même, insiste. Albina progresse et s'octroie à présent l'audace des questions. »

« L'exercice n'est pas facile.

Ecrire comme réapprendre à marcher après une double fracture du fémur et une longue immobilisation. Ecrire à pas chancelants où chaque mot nécessite de la concentration, de la volonté et du courage, où chaque mot recherche à tâtons l'équilibre face au vertige, face au néant, à la vie. A sa vie. Où chaque mot est un dépassement de soi.

Avec l'entraînement, Albina gagne en assurance. En sérénité. L'espace de quelques minutes - celles durant lesquelles elle parvient à voler du temps pour écrire - son anxiété se dissout : sa respiration ralentit, son sang circule et ses membres se délient. Elle se redresse.

La vie en elle reprend.

Elle pompe dans la terre la sève d'un bonheur qu'elle avait cru, petite, lui être destiné. Dans ses cheveux blonds de fillette fleurissent des boutons d'or et des pissenlits.

Elle marche

Court,

Enjambe la vase,

S'élançait à bras ouverts

Vers une clairière où les herbes folles chatouillent le ciel.

Elle écrit. »